

UNE HISTOIRE
POLITIQUE
DU PANTALON

De la même auteure

Les Filles de Marianne
Histoire des féminismes, 1914-1940
Fayard, 1995

Les Garçonnes
Modes et fantasmes des Années folles
Flammarion, 1998

Les Femmes dans la société française au xx^e siècle
Armand Colin, 2003
traduit en allemand
Bonn, Böhlau Verlag, 2008

Ce que soulève la jupe
Identités, transgressions, résistances
Autrement, 2010

CHRISTINE BARD

UNE HISTOIRE
POLITIQUE
DU PANTALON

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE

Conseiller éditorial pour la publication de ce livre :
Ivan Jablonka

ISBN 978-2-02-100407-6

© Éditions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

Qu'est-ce qu'un pantalon ? Nous savons tous qu'il s'agit d'un vêtement qui nous habille de la taille aux pieds en séparant nos deux jambes. Cette chose à première vue bien ordinaire a cependant une histoire peu banale, car, autant qu'un vêtement, le pantalon est un symbole. « Qui culotte a, pouvoir a », disait-on avant que le pantalon ne remplace la culotte, qui s'arrête au niveau du genou. Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, le pantalon, d'origine populaire, est adopté par les hommes des classes supérieures. Il fabrique leur masculinité tandis qu'il est interdit aux femmes. L'enjeu de l'histoire extraordinaire de son universalisation réside là, dans ce recouvrement entre identité de genre et pouvoir. À sa manière, ce livre raconte la conquête par les femmes du pantalon, mais il est tout autant analyse de ce qui résiste à cette conquête. Le costume reflète l'ordre social et le crée, permettant, notamment, le contrôle des individus¹. Il donne un genre, parfois un mauvais genre². Peut-on « défaire » ce genre³ ?

1. Le vêtement a parmi ses différentes fonctions, bien analysées par le psychanalyste anglais John Carl Flügel, celle de permettre une lecture immédiate de l'individu : John Carl Flügel, *Le Rêveur nu. De la parure vestimentaire*, trad. de l'anglais par J.-M. Denis, Paris, Aubier Montaigne, 1982 [*The Psychology of Clothes*, Londres, Hogarth Press, 1933].

2. Pour reprendre le titre du numéro de *Clio* que j'ai codirigé avec Nicole Pellegrin, « Femmes travesties : un “mauvais genre” », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 10, 1999.

3. Judith Butler, *Trouble dans le genre*, trad. de l'anglais par C. Kraus, Paris, La Découverte, 2005 [*Gender Trouble*, New York, Routledge, 1990] ; *id.*, *Défaire le genre*, trad. de l'anglais par M. Cerulle, Paris, 2006.

Les origines du pantalon

Le mot « pantalon » est récent. Son sens premier est aujourd'hui presque oublié. Il vient du sobriquet donné aux Vénitiens, adeptes des culottes longues et étroites, appelés *pantalon* parce qu'ils vouaient un culte à saint Pantaleone. Au royaume de France, le pantalon est découvert dès le XVI^e siècle à travers le personnage qui porte ce nom dans la *commedia dell'arte*. Pantalon joue le rôle du vieillard riche et avare avec un costume spécifique qui comprend un caleçon long. Au sens figuré, un Pantalon est « un homme qui prend quantités de figures et qui joue toutes sortes de rôles pour venir à ses fins¹ ». Ce personnage de la comédie italienne pratique une danse, la « pantalonnade » : ainsi sont appelées quantités de bouffonneries, de pitreries, accompagnées de postures badines. La pantalonnade devient par extension « une fausse démonstration de joie, de douleur, de bienveillance, un subterfuge ridicule pour le tirer d'embarras² ». Hors du contexte théâtral, le pantalon est adopté comme un article de fantaisie qui agrémenté les soirées déguisées.

Autre univers originel du pantalon, la marine : à partir du XVII^e siècle, il est porté par les matelots. Les pêcheurs ont un pantalon qui varie, en longueur et en largeur, selon leur localité d'origine.

C'est ce modèle qui inspire, à partir de la fin du XVIII^e siècle, la mode enfantine. En 1790, le dauphin pose pour Élisabeth Vigée-Lebrun avec ce type de « pantalon » blanc, légèrement resserré à la cheville par un ruban bleu. Cette innovation d'origine anglaise accompagne une simplification et un plus grand confort du costume enfantin qui voit disparaître le corps baleiné.

À la fin du XVIII^e siècle, le pantalon, dont on sait qu'il fut porté il y a fort longtemps, est défini comme « culottes et des bas d'une pièce³ ». Marat, en 1790, parle d'une « longue culotte sans

1. *Dictionnaire de l'Académie française*, Imprimé à l'Étranger, 1786, tome 3, p. 1999.

2. *Ibid.*

3. Cité par Farid Chenoune, *Des modes et des hommes. Deux siècles d'élégance masculine*, Paris, Flammarion, 1993, p. 23.

pieds¹ ». C'est par antiphrase – « sans culottes » – que le pantalon entre dans le vocabulaire de l'époque révolutionnaire : la pièce vestimentaire de référence est alors la culotte. Depuis la fin du Moyen Âge, les hommes portent en effet une culotte qui couvre le corps de la taille aux genoux et met en valeur le mollet, couvert de bas retenus par une jarrettière. L'homme attirant se doit d'être bien jambé (les maigres sont aidés par des bas rembourrés et de faux mollets). Sa silhouette est affinée par des chaussures à talons. À l'instar de son ancêtre le haut-de-chausses, la culotte participe à l'érotisation du corps masculin. Elle donne aussi l'indice d'un minimum d'aisance matérielle. Ce vêtement près du corps, collant parfois, et ajusté, est en effet à l'opposé des vêtements larges, masquant le corps, utilisés dans les couches inférieures de la société.

Il est assez rare de voir établie sous la Révolution une filiation entre les braies des Gaulois et le pantalon. Fabre d'Églantine, dans un discours du 24 octobre 1793, fait exception en évoquant les origines gauloises du pantalon². Cette disjonction entre les braies³ et le pantalon s'explique peut-être par la différence du système de fermeture (le système à pont, boutonné, adopté pour le pantalon, est plus sophistiqué), ainsi que par la qualité de la conception, de la coupe et des tissus. L'histoire des braies mérite toutefois notre attention⁴. Les Gaulois les auraient portées à partir du II^e siècle avant J.-C., sous l'influence celte et germanique. Mais, en Orient, les Perses et les Mèdes aimaient depuis longtemps les pantalons larges et les peuples guerriers et chasseurs du nord de l'Europe s'habillaient ainsi pour se protéger du froid et monter à cheval. En Grèce, les esclaves étaient vêtus des pantalons collants, de rigueur en de nombreuses régions peuplées de « Barbares ». Mais les

1. Cité par Nicole Pellegrin, « Pantalon », *Les Vêtements de la liberté. Abécédaire des pratiques vestimentaires françaises de 1780 à 1800*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1989, p. 138.

2. Cité par Richard Wrigley, « The Formation and Currency of a Vestimentary Stereotype: the Sans-culotte in Revolutionary France », Wendy Parkins (dir.), *Dress, Gender, Citizenship. Fashioning the Body Politic*, New York, Berg, 2002, p. 30.

3. Le mot « braies » est toujours employé après la Révolution dans la langue populaire ; il appartient aujourd'hui encore au patois du Nord.

4. Sur la longue histoire des braies, une enquête reste à faire pour compléter et sans doute réviser les histoires du costume.

hommes de la Méditerranée, grecs et romains, répugnaient à porter ce vêtement bifide fermé. Découvrant les braies, les Romains les considérèrent d'abord comme un « emblème de la barbarie¹ ». Elles inspirèrent même la dénomination de la Gaule Narbonnaise, la Gaule en braies, *Gallia Braccata*, distincte de la Gaule en toge (Cisalpine). Les braies endossaient dès lors une première signification symbolique, porteuse d'une identité territoriale voire politique provoquée par la conquête romaine. Malgré la romanisation, les braies ne disparurent pas. Les Mérovingiens les portèrent amples, jusqu'au genou ; les Carolingiens les recouvrirent de bandelettes. Au XI^e siècle, les braies s'allongèrent jusqu'à la cheville, maintenues à la taille par une corde, serrées sur la jambe pour les nobles, flottantes pour le peuple, toujours sous une tunique. Au XII^e siècle, les bas, appelés chausses, montèrent de plus en plus haut sur les cuisses, tandis que les braies raccourcirent et devinrent hauts-de-chausses. La fin du Moyen Âge coïncida avec la stabilisation du haut-de-chausses, qui s'approche alors de la culotte. Soumise aux aléas de la mode et aux influences étrangères, la culotte changea souvent de forme : souple ou rigide, bouffante ou collante, montrée ou cachée, fermée et ornée de multiples façons, associée à des bas de couleurs variées. Elle resta le privilège des classes aisées. Les paysans de l'Ancien Régime portaient toujours de larges braies. Seul l'uniforme, mis au point à la fin du XVII^e siècle, permit aux hommes du peuple d'habiller autrement leurs jambes.

Les origines du pantalon renvoient donc à un large éventail de conditions dominées : c'est le vêtement du vaincu, du Barbare, du pauvre, du paysan, du marin, de l'artisan, de l'enfant, du bouffon... D'où l'intérêt d'étudier sa diffusion vers le haut de l'échelle sociale.

La « Grande Renonciation masculine »

L'histoire du costume, pour qualifier cette généralisation du pantalon qui est l'un des marqueurs les plus frappants du changement de régime politique, a retenu l'expression forgée par le psychanalyste anglais John Carl Flügel : la « Grande Renonciation masculine ».

1. James Laver, *Histoire de la mode et du costume* (1969), Paris, Thames & Hudson, nouvelle édition, 2002, p. 50.

Si, du point de vue des différences sexuelles et de leur expression en termes d'habillement, les femmes ont remporté une grande victoire avec l'adoption du principe de l'exhibition érotique, on peut dire que les hommes ont subi pour leur part une grave défaite en renonçant brutalement à leur coquetterie vestimentaire, à la fin du XVIII^e siècle. Ce fut à peu près à cette époque que se produisit un tournant des plus notables dans l'histoire du vêtement, un de ces événements dont nous pouvons encore constater les conséquences aujourd'hui, un événement, enfin, qui aurait mérité de passer moins inaperçu ; les hommes renoncèrent à leur droit d'employer les diverses formes de parure brillantes, gaies, raffinées, s'en dessaisissant entièrement au profit des femmes [...]. C'est pourquoi on peut le considérer comme la « Grande Renonciation masculine » sur le plan vestimentaire. L'homme cédait ses prétentions à la beauté. Il prenait l'utilitaire comme seule et unique fin¹.

Mais il imposait aussi, en même temps que cette différenciation radicale des apparences selon le sexe, un système masculiniste, renforcé entre autres par le Code civil (1804). En 1800, une ordonnance de la Préfecture de police de Paris interdit aux femmes le costume masculin. Il paraît alors logique que la différence de vêtement redouble une différence de nature biologique. Or, pour les scientifiques, la différence sexuelle ne se limite pas aux organes génitaux : tout le corps est sexué. Les anatomistes le montrent grâce à des astuces de présentation et à l'utilisation de squelettes non représentatifs, grossissant le crâne des hommes et les hanches des femmes². L'infériorité féminine est le discours officiel des sociétés savantes d'anthropologie qui veulent démontrer un dimorphisme sexuel radical. C'est la fin du modèle de sexe unique, commenté par l'historien Thomas

1. John Carl Flügel, *Le Rêveur nu. De la parure vestimentaire*, op. cit., p. 102-103.

2. Stephen Jay Gould, *La Mal-Mesure de l'homme*, Paris, Ramsay, 1983 ; Évelyne Peyre et Joëlle Wiels, « De la "nature des femmes" et de son incompatibilité avec l'exercice du pouvoir : le poids des discours scientifiques depuis le XVIII^e siècle », in Éliane Viennot (dir.), *La Démocratie « à la française » ou les Femmes indésirables*, université Paris VII – Denis Diderot, 1996, p. 127-157, ainsi que Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, trad. de l'anglais par Michel Gautier, Paris, Gallimard, 1992, p. 191.

Laqueur¹. De cette vision hiérarchisée, le naturaliste Julien-Joseph Virey donne une version canonique dans son *Histoire naturelle du genre humain* (1800) :

Les parties supérieures du corps de l'homme, telles que la poitrine, les épaules et la tête sont fortes et puissantes ; la capacité de son cerveau est considérable, et contient trois ou quatre onces de cervelle en plus, suivant nos expériences, que le crâne de la femme [...]. Dans la femme, au contraire, la tête, les épaules, la poitrine sont petites, minces, serrées, tandis que le bassin ou les hanches, les fesses, les cuisses, et les autres organes du bas-ventre, sont amples et larges².

L'homme est ainsi conçu pour la pensée, la femme pour la reproduction. La biologie, mêlée à la philosophie et à la morale, donne les fondements de l'ordre social³.

Quant à la différenciation des genres, elle résulte d'apprentissages précoces⁴. À la fin du XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau, référence des milieux progressistes, s'est illustré en proposant un modèle éducatif fortement genré⁵. Dans l'*Émile*, il expose son projet pour Sophie :

1. Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, op. cit. Le modèle du sexe unique qui existe depuis l'Antiquité n'a pas disparu au XVIII^e siècle. Le vagin est comme le pénis interne, l'utérus comme le scrotum, les lèvres comme le prépuce, les ovaires comme les testicules, la semence est émise par les deux sexes, les règles trouvent même leur équivalent dans le flux hémorroïdal masculin !

2. Cité par Évelyne Peyre et Joëlle Wiels, «De la "nature des femmes" et de son incompatibilité avec l'exercice du pouvoir : le poids des discours scientifiques depuis le XVIII^e siècle», art. cité, p. 140.

3. Geneviève Fraisse, «Le genre humain et la femme chez J.-J. Virey», in Claude Bénichou et Claude Blanckaert (dir.), *Virey, naturaliste et anthropologue*, Paris, Vrin, 1988, p. 183-206. Geneviève Fraisse analyse bien ce moment-clé, juste après la Révolution, dans *Muse de la raison. La démocratie exclusive et la différence des sexes*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1989.

4. C'est encore le cas aujourd'hui. Voir les livres de référence sur ce sujet, depuis trente ans : Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*, Des femmes-Antoinette Fouque, 1974, et Georges Falconnet et Nadine Lefaucheur, *La Fabrication des mâles*, Paris, Seuil, «Points Essais», 1975.

5. Martine Sonnet, *L'Éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1997.

Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes de tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance¹.

L'influence de Rousseau se fera durablement sentir.

La peur de la confusion des sexes

Le simple fait pour une femme de porter un pantalon l'assimile à une travestie dont le genre (masculin) ne correspond plus à son sexe : c'est une perturbation intolérable au XIX^e siècle. Dans certaines sociétés, le genre peut être disjoint du sexe, chez les Inuits par exemple. Plus proche de la France, le nord de l'Albanie présente la particularité, depuis des siècles, d'autoriser certaines femmes à s'habiller en hommes et à jouer un rôle masculin². Dans une maison sans héritier masculin, une fille peut devenir vierge jurée et rester avec ses parents dont elle pourra ainsi hériter. C'est une voie pour celles qui veulent éviter le mariage ; elles se coupent alors les cheveux, enfilent un pantalon et s'arment, en renonçant solennellement à toute vie sexuelle. Devenues hommes de la maison, elles partageront la sociabilité masculine et pourront même siéger dans certaines assemblées locales. Cette possibilité peut représenter une forme d'évitement de la domination masculine, très forte dans cette société patrilinéaire écartant totalement les femmes de la transmission. Dans ce pays longtemps très isolé, les dernières vierges jurées atteignent désormais un âge canonique ; leur « sacrifice », explique une jeune Albanaise, n'aurait plus de sens aujourd'hui, parce que les hommes et les femmes sont à peu près semblables et qu'une maison sans homme n'est plus stigmatisée³.

1. *Émile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion, « GF », 1966, p. 475.

2. Gilles de Rapper, « Entre masculin et féminin. La vierge jurée, l'héritière et le gendre à la maison », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, n° 154-155, 2000, p. 457-466.

3. Dan Bilefsky, « Albanian Custom Allowing Women to Become Family Patriarch Fades », *New York Times*, 5 juillet 2008.

Les exemples de disjonction du sexe et du genre sont assez rares dans la culture occidentale. Depuis l'Antiquité, la différenciation des apparences selon le sexe est une loi fondamentale sur laquelle les autorités religieuses et politiques veillent. Il est écrit dans la Bible (Deutéronome 22,5) : « Une femme ne portera pas un costume masculin et un homme ne mettra pas un vêtement de femme, quiconque agit ainsi est une abomination à Yahvé, ton Dieu. » La confusion des sexes fait partie des grandes peurs en Occident depuis le Moyen Âge. L'Ancien Régime fait respecter la loi de Moïse, qui peut toutefois supporter quelques accommodements comme le révèle la révision du procès de Jeanne d'Arc, qui reconnaît que la Pucelle a remis l'habit masculin en prison à la suite d'une tentative de viol (1431). Il existe d'ailleurs des saintes travesties, comme Thècle, Pélagie, Marina, Marguerite, Marine, Eugénie, Wilgeforte¹... Ainsi qu'une tradition d'amazones héroïques défenseuses de leur cité face aux invasions.

Il n'en demeure pas moins que le travestissement ressortit au « crime de faux », crime grave sous l'Ancien Régime. Ce sont surtout les buts du travestissement qui vont décider du sort de la déviante, qui risque la peine de mort². Une certaine indulgence est possible si la travestie est de mœurs irréprochables.

L'homme s'avilit en endossant l'habit correspondant à un statut inférieur au sien ; la femme au contraire grimpe dans la hiérarchie et peut en tirer de multiples bénéfices. Les travesties veulent surtout échapper à une famille hostile et à la misère ; nombreuses parmi elles sont les soldates, moins nombreuses les prostituées (qui peuvent ainsi pénétrer dans des lieux masculins) et les tribades (qui endossent alors un rôle social masculin auprès de femmes féminines). Le carnaval et le charivari autorisent une inversion des rôles temporaire, de même que le théâtre et la littérature, où le scénario de la conquête amou-

1. Frédérique Villemur, « Saintes et travesties », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 10, novembre 1999, p. 55-89.

2. Un exemple est donné par Montaigne en 1570, dans le cas d'un mariage consommé avec une autre femme. Cf. Sylvie Steinberg, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001, p. 40-41. Cette thèse approfondit, pour la France, un sujet traité de manière pionnière par Rudolf Dekker et Lotte Van de Pol, *The Tradition of Female Transvestism in Modern Europe*, New York, St Martin's Press, 1989.



«C'est une fille!» Vignette de Louis Binet (1744-1800)
pour *La Fille-garçon* de Restif de la Bretonne

reuse sous déguisement est banal¹. Les émeutes ou l'espionnage – le fameux chevalier d'Éon – offrent d'autres terrains d'aventures travesties, mais pour les hommes.

Les apparences peuvent tromper. Or ce sont elles qui «font» le sexe. Sous l'Ancien Régime, l'aventure de Jeanne Baré, qui traversa les mers pendant un an sans qu'on l'ait jamais soupçonnée d'être une femme, est l'une des anecdotes les plus troublantes sur le «transvestisme²». Embarquée sur un bateau voguant vers Tahiti

1. Il en est beaucoup question dans Guyonne Leduc (dir.), *Travestissement féminin et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan, 2006.

2. Nicole Pellegrin, «Le genre et l'habit. Figures du transvestisme féminin sous l'Ancien Régime», *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 10, 1999, p. 43. Sur Jeanne Baré, voir aussi Sylvie Steinberg, «Jeanne Baré, aventurière et travestie», *Lunes*, n° 20, juillet 2002, p. 41-49, et Carole Christinat, «Une femme

(1768), Jeanne Baré avait pu bernier ses compatriotes, au moins pour deux raisons. Elle savait trimer comme un valet, mais surtout elle appartenait à une société qui croyait en la coïncidence de l'être et du paraître et affirmait que « l'habit fait le moine », que « la femme se reconnaît à sa cotte » et que « le chapeau commande la coiffe ». Admiratif, Bougainville demanda l'indulgence de la Cour pour cette « sage » personne de 25 ans. À la fin du XVIII^e siècle, on croit avoir trouvé à Tahiti l'état de nature, où le sexe est « transparent », car Jeanne Baré y est reconnue comme femme dès son débarquement par la population locale¹. Cette belle histoire a beaucoup circulé. Elle nourrit le désir de transparence, de lisibilité immédiate du sexe, et, partant, active la crainte de la confusion (vestimentaire) des sexes.

Le droit des femmes au pantalon

La Révolution modifie ce système vestimentaire qui est également un système symbolique. Liberté, égalité, simplicité, naturel, vertu, fraternité sont quelques-unes des valeurs de la nouvelle société. Mais l'abolition des privilèges ne met pas fin à la domination masculine, même si les rapports entre les sexes évoluent. L'interdiction du travestissement est reprise par la loi du 29 octobre 1793, qui proclame la liberté du costume, mais dans le respect de la différence des sexes. Les femmes paraissent pour un temps décorsetées, mais la fin de l'épisode révolutionnaire consacre une extrême différenciation. Au XIX^e siècle, dans les milieux privilégiés, les hommes adoptent un costume simple et austère et semblent renoncer à l'érotisation de leurs apparences². Dans ce passage d'un régime vesti-

globe-trotteur avec Bougainville : Jeanne Baré dans les îles polynésiennes (1740-1807)», *Revue française d'histoire d'outre-mer*, n° 83, 1996, p. 83-95.

1. Carol Harrison, « La crise de l'homme blanc. Ethnographie française et masculinité dans les mers du Sud à l'époque révolutionnaire », Régis Revenin (dir.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours. Contributions à l'histoire du genre et de la sexualité en France*, Paris, Autrement, 2007, p. 238-250.

2. Cf. Farid Chenoune, *Des modes et des hommes. Deux siècles d'élégance masculine*, op. cit., et John Harvey, *Des hommes en noir. Du costume masculin à travers les siècles*, trad. de l'anglais par J. Lee, Paris, Abbeville, 1998.

mentaire aristocratique à un autre, bourgeois, le pantalon acquiert de nouvelles significations.

En 1899, la féministe Hubertine Auclert donne une interprétation politique à cette transformation majeure impulsée par la Révolution : « Les hommes libres ont uniformisé leur costume simple ; celles qui rêvent de devenir leurs égales ne peuvent prétendre conserver les artifices d’esclaves, le luxe anti-égalitaire qui ne s’acquiert qu’au détriment de la liberté¹. » Ce point de vue n’est pas partagé par son aînée en féminisme, Maria Deraismes, qui est au contraire rebutée par l’« odieuse et triste uniformité des hommes » et charmée par « nos jolies étoffes claires, brillantes, vivaces »².

Hubertine Auclert impulse le combat pour le droit de vote, sans négliger, fait moins connu, la réforme du costume. Elle sait que « beaucoup de femmes ont adopté l’habillement masculin », telle la peintre Rosa Bonheur, qui trouvait « ce costume tout à fait naturel, la nature ayant donné deux jambes à tous les humains, sans différence de sexe »³.

Dans *Le Deuxième Sexe* (1949), Simone de Beauvoir saisit bien l’enjeu politique du pantalon.

Rien n’est moins naturel que de s’habiller en femme ; sans doute le vêtement masculin est-il artifice lui aussi, mais il est plus commode et plus simple, il est fait pour favoriser l’action au lieu de l’entraver ; George Sand, Isabelle Eberhardt portaient des costumes d’hommes [...]. Toute femme active aime les talons plats, les étoffes robustes⁴.

Parmi toutes les raisons qui poussent des féministes – et non pas *les* féministes en général – à « revendiquer » le pantalon, il en est une, fondamentale, qu’il est important d’explicitier d’emblée : le pantalon est un vêtement fermé. Ne nous laissons pas abuser par le « pantalon féminin » du XIX^e siècle, qui désigne en réalité une culotte

1. Hubertine Auclert, « La robe », *Le Radical*, 26 décembre 1899.

2. Maria Deraismes, « Les femmes en culottes », *L’Écho de Paris*, 13 décembre 1891.

3. Hubertine Auclert, « La robe », art. cité.

4. *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », tome 2, 1986, p. 215.

de dessous, généralement fendue, c'est-à-dire ouverte¹. Le passage à la culotte fermée précède de peu le triomphe du pantalon féminin et même l'annonce, d'une certaine manière.

Les hommes portent donc un vêtement fermé, et les femmes un vêtement ouvert. Contrairement à ce que suggère l'envolée froufrou-tante de Marilyn Monroe sur une bouche de métro², la jupe soulevée est le cauchemar des femmes ordinaires... Le vent, de même que les accidents, les chutes, et de nombreuses activités et postures, sportives ou non, outragent la pudeur. Le rapport entre les sexes est aussi engagé par cette dissymétrie vestimentaire, dès les jeux enfantins (la peur des jupes soulevées), et pour la vie³. L'ouverture du vêtement féminin évoque la facilité de l'accès au sexe féminin, sa disponibilité, sa pénétrabilité.

Le pantalon n'est pas simplement « pratique », notion éminemment fluctuante et dépendante de multiples variables d'appréciation. Il symbolise le masculin ainsi que les pouvoirs et les libertés dont jouissent les hommes⁴. Au xx^e siècle, devenu « moderne », il se banalise sans faire disparaître la jupe.

Une histoire politique de la culture matérielle

Il y a naturellement plusieurs manières de traiter l'histoire d'un vêtement. Nicole Pellegrin a montré qu'il se prêtait particulièrement bien à une histoire totale : économique, sociale, anthropologique, esthétique, symbolique⁵... Souvent, même si c'est de moins en moins

1. Cf. Farid Chenoune, *Les Dessous de la féminité. Un siècle de lingerie*, Paris, Assouline, 1998.

2. Dans *Sept ans de réflexion*, de Billy Wilder (1955) : cette scène culte a été inspirée par une photographie de Sam Shaw (1941) parue dans *Friday* montrant un groupe de filles, la jupe d'une d'entre elles étant soulevée par le vent.

3. Cf. Christine Bard, *Ce que soulève la jupe. Identités, transgressions, résistances*, Paris, Autrement, 2010.

4. Cf. Julie Wheelwright, *Amazons and Military Maids. Women who Dressed as Men in Pursuit of Life, Liberty and Happiness*, Londres, Boston, Pandora, 1989.

5. Nicole Pellegrin, « Le vêtement comme fait social total », in Christophe Charles (dir.), *Histoire sociale, histoire globale ?*, Paris, EHESS, 1993, p. 81-94.

le cas, il est réduit à une simple histoire de la mode¹. L'approche ici choisie, inspirée par l'histoire du genre et du féminisme, relèvera, s'il faut la classer, d'une *histoire politique de la culture matérielle*. Elle s'attache surtout aux significations variées associées à un objet, saisi dans les différentes traces qu'il laisse. Parmi ces traces, les textes et images à caractère politique sont particulièrement nombreux. Loin de forcer les sources, notre lecture emprunte une avenue qu'elles ont elles-mêmes tracée, ne serait-ce qu'avec les lois et réglementations somptuaires. Elle veut prendre en compte différents niveaux producteurs de sens politique : État, gouvernement, mais aussi collectivités mouvantes, informelles ou organisées (le féminisme passera par ces deux états), parfois centrales (sans-culottes de l'an II), marginales (les féministes de 1848), contre-culturelles (saint-simoniens), jusqu'aux individus qui peuvent briller d'un éclat unique, et à la récupération affadie dans la culture de masse de quelques signes à caractère vaguement politique. Cette histoire est politique, puisqu'elle s'intéresse au genre, concept qui souligne les rapports de pouvoir entre les sexes². Le périmètre du politique est ainsi élargi à des questions qui en ont été exclues et que le vêtement soulève : le corps, les usages du corps, les identités sexuées... Certes, tout n'est pas politique au sens strict. Nous verrons par exemple que le sport et les loisirs jouent leur rôle dans la désirabilité d'une allure plus décontractée donnée par le pantalon.

Le pantalon sera inscrit dans la longue durée politique, de 1789 à nos jours. La Révolution ouvre une ère nouvelle permettant de penser les « droits de l'Homme et du Citoyen ». Plus précisément 1792, avec la république et le suffrage universel (masculin). Liberté et égalité deviennent deux référents majeurs des discours politiques, stabilisés plus tard dans la devise républicaine. La longue durée permet d'observer une alternance d'avancées et de reculs des libertés publiques souvent significatives pour notre sujet si on se laisse guider par le

1. Cf. le très beau livre de la journaliste de mode Laurence Benaïm, *Le Pantalon, une histoire en marche*, Paris, Amateur, 1999, ainsi que le superbe ouvrage de Farid Chenoune, *Des modes et des hommes. Deux siècles d'élégance masculine*, *op. cit.*

2. L'historienne états-unienne Joan W. Scott a particulièrement insisté sur ce point dans sa définition du concept de genre, souvent citée : « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38, 1988, p. 125-153.

statut des femmes. Elle permet aussi d'identifier les acteurs et actrices du changement, des individus et des groupes parfois perçus comme marginaux, mais qui impulsent des transformations affectant l'ensemble de la population.

Le pantalon est le marqueur du sexe/genre le plus important pour l'histoire occidentale des deux derniers siècles. Il est érigé en emblème de la virilité. Or, il est aussi étroitement associé, avec la Révolution, aux valeurs républicaines, et devient au XIX^e siècle un des éléments du nouveau régime vestimentaire, exprimant l'ordre bourgeois et patriarcal qui se met en place. Il participe à la « Grande Renonciation » des hommes en noir à la fête des couleurs et des formes. Réservé aux hommes, interdit aux femmes : le pantalon permet de faire un troublant parallèle avec la sphère politique. La conquête du symbole par les femmes ne peut qu'exprimer le désir d'égalité des sexes, même si, au niveau individuel, il ne s'agit peut-être que d'une identification masculine sans dimension politique, ou simplement du choix d'un vêtement pratique.

C'est donc à une histoire un peu expérimentale que nous allons nous livrer en considérant le costume comme un langage ayant une portée politique.

CHAPITRE I

Le pantalon sans-culotte

Le pantalon est né de la rupture politique révolutionnaire. La double aspiration à la liberté et à l'égalité se manifeste en effet dans le costume dès 1789, quand se réunissent les États généraux, réglés par de strictes consignes d'étiquette imposées par le roi, qui font réagir le journaliste Jean-Baptiste Salaville :

Donner un costume aux députés des différents ordres, n'est-ce donc pas renforcer cette malheureuse distinction d'ordres, qu'on peut regarder comme le péché originel de notre nation, et dont il faut absolument que nous soyons purifiés si nous prétendons nous régénérer¹ ?

Il obtient satisfaction le 15 octobre 1789, lorsqu'un décret supprime toute distinction de costumes, de places et de rangs au sein de l'Assemblée nationale.

Après l'abolition des privilèges, le 4 août 1789, bien des signes de distinction vestimentaires révélant et valorisant le rang, le statut et la fortune (livrées, costumes des ecclésiastiques, des magistrats...) vont s'effacer au profit d'un rêve d'uniformisation de la société. Il s'agit de rendre visibles la fin de l'ordre ancien et l'avènement d'un nouvel ordre social fondé sur les valeurs républicaines. Pour cela, les innovations viennent du bas – mouvement populaire des sans-culottes – ou du haut – projets artistiques de costumes, de 1792 à la fin du Directoire. Et la liberté est souvent contredite par la contrainte,

1. Lettre insérée dans Mirabeau, «Lettre à ses commettants (136)», 10 mai 1789, citée dans Jean-Marc Devocelle, *Les Vêtements de la rue : vers une étude du vêtement populaire à Paris pendant la Révolution française*, DEA, sous la direction de Michel Vovelle, université Paris I, 1990, p. 81.

qui permet d'asseoir le nouveau pouvoir, d'instituer de nouvelles distinctions, de combattre l'ennemi... ou de créer de l'égalité, entre frères plus qu'entre les sexes, comme nous le verrons. « Les hommes de la Révolution font en effet tantôt dériver le droit de la souveraineté individuelle (ils jugent alors la liberté plus désirable que la vertu) et tantôt du bonheur social (ils jugent la vertu plus désirable que la liberté)¹ », explique Mona Ozouf. Puisque nous cherchons l'acte de naissance politique du pantalon, le moment sans-culotte est décisif. Avec ces militants radicaux du jacobinisme issus du petit peuple parisien, c'est la « passion de l'égalité » qui prime, c'est « elle surtout qui soutient son ardeur révolutionnaire et le dresse contre l'aristocrate, puis contre le bourgeois »².

Même la presse de mode, qui vit d'un désir de distinction sociale évidemment contraire au maximalisme révolutionnaire, entérine un nouvel état d'esprit : « L'on devait bien imaginer que notre nouvelle forme de gouvernement donnerait naissance à quelque mode singulière : en effet, l'on en voit une, dite à l'égalité, elle consiste dans la plus grande simplicité » (*Journal de la mode et du goût*, 20 novembre 1792)³.

Vêtements de la liberté, c'est par cette valeur que Nicole Pellegrin résume l'époque révolutionnaire. Certes, les libertés vestimentaires n'étaient pas les plus réclamées au XVIII^e siècle... Elles ne font pas partie des droits humains inaliénables associés à la démocratie. Mais c'est bien la liberté qui justifie la fin de l'Ancien Régime et le projet révolutionnaire de transfert de souveraineté à la nation. Les libertés que les individus peuvent envisager consistent en de nouveaux droits énoncés dans la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen de 1789. Le droit naturel de s'habiller en toute liberté n'y figure pas explicitement, mais n'est-il pas implicitement reconnu ?

1. Mona Ozouf, « Liberté », in François Furet et Mona Ozouf (dir.), *Dictionnaire critique de la Révolution française. Idées*, Paris, Flammarion, « Champs », 1988, p. 254.

2. Albert Soboul, *Les Sans-Culottes parisiens en l'an II. Mouvement populaire et gouvernement révolutionnaire (1793-1794)*, thèse, 1958, Paris, Seuil, 1968, « Points Essais », 1979, p. 232.

3. Cité par Daniel Roche, « Apparences révolutionnaires ou révolution des apparences ? », in Nicole Pellegrin, *Les Vêtements de la liberté*, op. cit., p. 198.

IX. Le pantalon de la championne Violette Morris	251
Le sport, vecteur de diffusion du pantalon	252
La Morris, une vedette pas comme les autres	261
Le droit au pantalon devant la justice	264
Conjurer la masculinisation	267
Le verdict et ses suites	271
X. La résistant ascension du pantalon (1914-1960)	277
La guerre masculinisatrice ?	277
Les folles années de la garçonne	282
Le pantalon reste exceptionnel	290
Les ennemis du pantalon féminin	295
La véritable percée du pantalon	299
XI. La consécration du pantalon au féminin	307
Quand la haute couture ose	307
Modes des sixties	314
Le triomphe de l'unisexe	320
Le néoféminisme et les apparences	323
L'unisexe version Révolution culturelle	328
XII. « Il est interdit d'interdire »	333
Que fera la police ?	333
Les limites de la liberté vestimentaire	340
Ce que dit le droit	343
Le pantalon en chiffres	346
Le pantalon au quotidien après Mai 68	350
Le pantalon des « femmes actives »	355
Le pantalon des femmes politiques	363
Le droit de ne pas porter le pantalon	370
Conclusion	375
Parure, pudeur, protection	375
Liberté, égalité, fraternité	377
Post-scriptum : comment abroger une loi qui n'existe pas ?	380
<i>Remerciements</i>	383
<i>Index</i>	385
<i>Table des illustrations</i>	393

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2010. N° 100407 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE